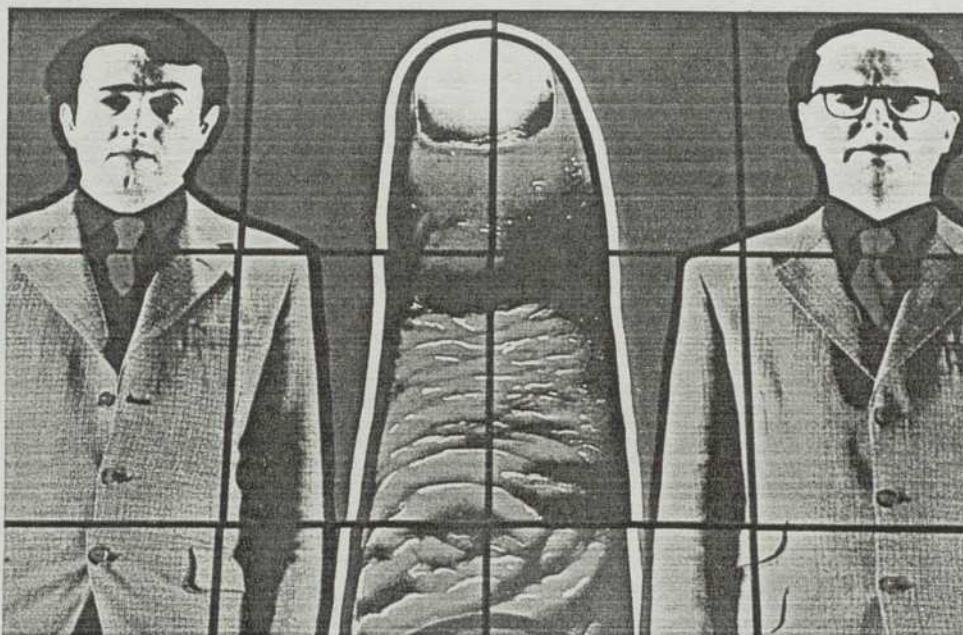


## Art

# L'exposition mammouth

Biennale de Paris, halle de La Villette, jusqu'au 21 mai.



« Respirer l'art frais », proclament de grandes affiches dans Paris. Et, c'est vrai, on peut respirer à pleins poumons, s'en mettre plein les yeux et la tête, avec la Biennale. Tous les courants révélés ces cinq dernières années sont présents : Trans-avant-garde italienne, graffitistes américains, Figuration libre française, néo-expressionnistes allemands.

L'exposition mammouth du parc de La Villette a pourtant suscité le front commun des grincheux de tous bords. Les prudes se voilent la face en affirmant : la Biennale de Paris a cédé au diktat de la mode. Et de citer sentencieusement Cocteau : « La mode, c'est ce qui se démode. » D'autres laissent planer de mystérieux sous-entendus : à l'abri des sal-timbanches qui s'agissent sur le devant de la scène se cachent les vrais talents

qui, ignorés de tous, traillent dans l'ombre et le génie. Des noms ? Nul n'en cite. Si on peut regretter l'absence de quelques individualités, aucune tendance majeure n'a été oubliée. Pour apprécier la Biennale de Paris, il faut en accepter les règles. Les responsables doivent remplir l'immense halle de La Villette : 20 000 mètres carrés (la superficie des jardins du Palais-Royal). Et justifier le déplacement de 200 000 visiteurs attendus. Pas d'autre possibilité que de faire de l'art-spectacle, à l'opposé de l'art-méditation, qui se consomme à la petite cuillère. Ici, on vous sert à la louche. Comme il n'y a pas, de par le monde, cent étoiles de première grandeur, il faut admettre que les chefs de file (Schnabel, Basquiat, Garouste, Cucchi, Baselitz, Buren, Pistoletto, Di Rosa, Combas, Alberola, Keith Haring, etc.) soient entourés d'étoiles filantes.



En h., « Death after Life », (détail), Gilbert and George, 1984 ; « Orion, Maera... », diptyque (détail), Gérard Garouste, 1984.

Ou de compagnons de route. Pas plus que la Documenta de Kassel, la Biennale de Paris ne cherche à faire l'anthologie exhaustive de l'art contemporain. Des artistes majeurs (Dubuffet, Vasa-

rely, Hartung, De Kooning, Rauschenberg, Jasper Johns, Arman, Christo, etc.) sont absents. Ils n'entrent pas dans le cadre du thème retenu pour cette manifestation : renouveau de la figuration violente ou culturelle. La limite d'âge des 35 ans ayant été abolie, les explorateurs de voies nouvelles sont protégés par quelques pères nobles : Michaux, Hélion, Tapiès, Bettencourt, Matta, Tinguely. On aurait pu y ajouter Alechinsky, dont se réclament le graffitiste américain Keith Haring, et, au gré de ses foucades, Robert Combas. Les dépenses engagées, 27 millions de Francs (en comptant la section architecture, pas encore inaugurée), sont justifiées par la volonté de faire de Paris un lieu privilégié de confrontation. Le centre Georges-Pompidou a déjà permis de regagner une partie du terrain qu'avait grignoté le dynamisme commercial de New York.

Avec la Biennale, les responsables espèrent réinscrire la capitale sur la liste des lieux de consécration. La partie semble bien engagée avec cette première Biennale new look, même si la victoire reste à l'horizon. Une certaine timidité a bridé les ambitions. S'ajoute à cela le sens bien français de l'humanisme pondéré. Au lieu de présenter les artistes lourdement campés autour d'un parti pris (Figuration libre, Figuration culturelle, etc.), on les a joliment saupoudrés : Blais occupe une place dans l'allée centrale, Combas surplombe, un étage au-dessus, Di Rosa se terre derrière un panneau. Ceux qui ont choisi de s'isoler dans de petites niches échappent à la confusion de la grande nef. Martial Raysse, Boltanski, les Poirier jouent, tranquillement, leur musique de chambre. OTTO HAHN □